

# LE RÉGIME POPULISTE DE LA CRISE SANS FIN

Par Marc Sinnaeve

Militant PAC, Professeur de Journalisme à l'IHECS

*Plus qu'une politique ou une idéologie, le populisme qui gagne la société, les esprits et les cœurs, s'apparente, chez nous, à un régime global. Une sorte de modèle régressif d'hégémonie culturelle. Qui a tout à voir avec les raisons du succès de la nouvelle droite en Europe. Dans une époque où, face à un avenir incertain, on prône la certitude hédoniste du pire.*

En Europe de l'Ouest, le populisme est d'abord un phénomène de droite, notait Vincent de Coorebyter dans une de ses chroniques, au printemps 2012. Ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, soulignait le directeur général du Crisp, quand on sait ce qui est propre au populisme : la construction, notamment, d'une opposition irréductible entre le « peuple victime », pensé comme entité unique, vertueuse et toujours de bon sens, et les élites « conspirationnistes », considérées, elles aussi, comme un tout indistinct, dépositaires des privilèges, des passe-droits et des revenus faramineux qui fondent les inégalités et les injustices choquantes.

Or, la droite, historiquement, s'est toujours méfiée du peuple, à l'image des « masses », qu'elle estime déraisonnable, immature, dominé par ses instincts les plus grossiers, et perméable à tous les embrigadements. La droite conservatrice a également toujours défendu les élites et leur apport à l'enrichissement de la société ; et elle s'est toujours montrée du côté de l'ordre établi, mais aussi de la légitimité des inégalités en vertu de la méritocratie, de la liberté individuelle et des vertus de l'effort.

## LE RAPPORT DÉRÉALISÉ À L'AUTRE

Si l'on veut saisir, donc, la prégnance du populisme de droite dans les sociétés ouest-européennes, un détour par la pensée de Raffaele Simone n'est pas inutile. Dans un ouvrage qui a suscité un débat stimulant, ce spécialiste italien de philosophie politique dépeint l'avènement d'une nouvelle droite populiste – qu'il distingue nettement de la droite conservatrice historique. Ce nouveau courant, expose-t-il, a partie liée à sa formidable capacité d'intégrer les « valeurs » de notre époque consumériste et individualiste, pragmatique et dépolitisée, médiatique et pressée, décultivée et rétive à l'intelligence dans toutes ses expressions.

Pour asseoir une nouvelle forme de domination idéologique, culturelle et politique, ses représentants en appellent à la « part maudite » de la nature humaine, à ses goûts et aspirations primaires, à ses pulsions infantiles de jouissance, de divertissement hébété, à tout ce qui relève de ses intérêts immédiats, aussi, en même temps, par ailleurs, qu'à ses inquiétudes sécuritaires et à ses peurs du déclassement. Un projet que Raffaele Simone appelle "*le Monstre doux*", titre de son livre.

On a affaire, note-t-il, à un pouvoir total (si pas totalitaire) qui confond en lui, outre le centre de décision politique recherché, les sphères des milieux financiers et des médias, toutes deux intéressées par l'expansion de la consommation ainsi que des industries et des outils du divertissement, synonyme d'objet même de la modernité.

Le caractère populiste de l'attelage réside, d'abord, dans le recours à la démagogie, littérale ici, qui consiste à flatter – et à transformer en parts de marché –, plutôt qu'à domestiquer, les pulsions égoïstes et hédonistes d'individus atomisés, « *comme étrangers à la destinée des autres* ». Le triomphe du Moi –je, indifférent, si pas hostile à l'Autre, participe, de ce point de vue, d'une part, de la déréalisation de l'autre, réduit à l'état d'image, de pixels ou de bits, à l'ère de la « technovision », d'autre part, du rejet, nourri par un ressentiment indéfini, de toute forme de partage ou de redistribution des biens acquis. Bien plus, sans doute, que de la xénophobie de type raciste ou identitaire. Même si les glissades ou les glissements sur cette pente descendante sont fréquents.

## **LE PEOPLE PLUTÔT QUE LE PEUPLE**

Un autre élément caractéristique du populisme que l'on retrouve agi par le « monstre doux », c'est l'idéal d'un rapport direct et fusionnel entre le peuple, ramené toutefois à ses parties individuelles décomposées, et ses dirigeants. Rapport symbolisé, en quelque sorte, par les gros plans des médias et de la communication politique sur le « je » des candidats aux suffrages, et sur celui du peuple-individu. Car, sur le petit écran, devenu paradigme du traitement médiatique des réalités du monde, il n'y a pas de place pour le collectif, indique, de son côté, Régis Debray : le people y a détrôné le peuple depuis longtemps. Le propos même des enseignes de presse, aujourd'hui, tablettes offertes à l'appui, est de créer un lien charnel avec son public, par-delà même l'instance « intermédiaire » qu'est le réel, objet devenu secondaire de l'entreprise de médiatisation.

Dans pareille « démocratie plébiscitaire », les sondages commandés par la médiasphère permettent de faire l'économie des instances délibératives, des contre-

pouvoirs et autres corps intermédiaires : ils sont jugés dépassés dans leur souci d'opposer la complexité conflictuelle du réel aux consensus ambiants (sur les « réformes indispensables », sur « ce que veulent les gens »...).

D'où la légitimité apparente de la dénonciation des lourdeurs et des vicissitudes de la puissance publique, et de l'aspiration à un mode de décision démocratique plus rapide. Relève de la même logique la mise au pilori vindicative des services publics au nom de leur insoutenable rapport efficacité-coût dans la vision utilitariste du régime.

On retrouve là un concentré du bréviaire de la droite populiste nouvelle...

Dans ses fondamentaux conceptuels, analyse Simone, celle-ci prône, de manière interconnectée, la réussite individuelle et la supériorité de celui qui réussit (« Je suis le meilleur, tu n'es personne »), la propriété individuelle sacralisée (« C'est à moi, tu n'y touches pas »), la liberté individuelle (« Personne n'a à me dire ce que je peux faire ou pas »), le cloisonnement des intérêts privés et la non-ingérence (« Ne te mêle pas de mes affaires »), le primat du « moi je » sur l'intérêt public (« Chacun pour soi, le bien commun passe après »).

## **UNE RÉGRESSION INFANTILE**

Ce qu'offrent les partis populistes, de ce point de vue, c'est un rêve ou une promesse de substitution au terme de l'effondrement de la croyance moderne au progrès. Mais un rêve infantile, propre à l'univers de la bulle protectrice, coupée du monde réel, dans laquelle vivent les enfants.

C'est ce que l'économiste Jacques Généreux a appelé dans un ouvrage au titre éponyme « la grande régression » : sous l'emprise hypnotique du régime à l'œuvre, la civilisation est en train de se défaire des barrières de culture et d'éducation qui s'opposaient à l'expression des instincts les plus archaïques. De fait, renchérit Raffaele Simone, les « valeurs » néo-populistes ont pu s'imposer parce qu'elles sont « naturelles », « primaires », au sens où on les retrouve à la base du comportement des petits enfants.

En ce sens, la promesse de la nouvelle droite populiste est bien un divertissement au double sens du terme : une assignation au consumérisme et aux petits plaisirs de l'immédiat, et un détournement de la perspective d'un avenir possible. Elle n'a donc

de promesse ou de rêve que le nom, puisqu'elle censure toute projection dans le futur.

Ce régime populiste, en fin de compte, caractérise bien « la crise » au singulier, qu'analyse la philosophe Myriam Revault d'Avallennes dans son dernier livre, *La crise sans fin*. Elle entend par là la crise permanente qui est devenue à la fois objet de fascination et terme de référence par lequel, dans un édifiant retournement du sens, on explique tout : « C'est à cause de la crise ». Le cours de l'humanité semble y être voué, comme à une sorte de destin fatal auquel on ne pourrait échapper..., mais que l'on peut oublier en « se distrayant » dans un présent perpétuel. Paravent de l'incapacité politique et conceptuelle globale à affronter le défi d'une époque d'entre-deux-mondes, à oser proclamer qu'un autre monde est (doit être) possible...

Cette notion « moderne » de la crise, comme certitude que le pire est inévitable, surplombe et plombe, désormais, la notion étymologique et traditionnelle de la crise comme incertitude, c'est-à-dire comme stade critique d'une « maladie », à dépasser, soit par la mort, soit par la guérison...

Dès lors, pour que celle-ci ait quelque chance de se construire, il faut refuser de céder à la tentation du retournement de l'avenir incertain en certitude hédoniste et présentiste d'une crise sans fin. Il nous faut réorienter le regard vers l'horizon, tout en étant persuadés que faire face à un avenir incertain n'empêche pas de réfléchir, d'agir et d'anticiper le futur comme un temps meilleur.

**Analyse 2012-29 / Présence et Action Culturelles**